

On s'abonne à Lyon :

Galerie de l'Argue, 63.

L'ENTR'ACTE paraît le dimanche et se vend dans les théâtres.

LES AVIS ET RÉCLAMATIONS

doivent être adressés franco au bureau de l'ENTR'ACTE.



Abonnement :

Pour 3 mois — 3 francs.

Un numéro 15 cent.

PRIX DES INSERTIONS :

15 cent. la ligne, et 10 cent. pour les mêmes insertions répétées.

L'ENTR'ACTE

LYONNAIS.

DESSINS DE MODES, CROQUIS, PORTRAITS D'ARTISTES.

SOMMAIRE.

la Signora Grimaldi — Théâtres de Lyon. — Concerts. — Biographique. — Variétés. — Causeries. — Annonces.

LA SIGNORA GRIMALDI.

Parmi les cabrioleurs de notre époque, si féconde en sauteurs de toute espèce, en est-il un seul assez vain de cœur et assez fort de jarret pour oser se comparer au fameux *Grimaldi-Jambe-de-Fer*, premier zéphir du dix-huitième siècle et de la foire Saint-Germain?... Cet homme était l'Alexandre du *Hic-Fluc* et le César de la Bourrée. On conte de lui des entrechats surhumains et des pirouettes fabuleuses.

Un jour qu'il dansait devant *Méhémet-Effendi*, ambassadeur de la Sublime-Porte, il fut tellement électrisé par cet honneur, que, dans son enthousiasme bondissant, il s'éleva jusqu'à la hauteur du lustre. Arrivé à cette région de lumière, notre héros put dire comme Horace : *Je frapperai les astres de mon front sublime*; car, d'un violent coup de tête, résultat imprévu de sa rapide ascension, il mit en pièces l'astre de cristal, dont un débris sauta irrévérencieusement au nez de Son Excellence turque. Le grave pacha fut si sensible à cette preuve de l'agilité du célèbre danseur, qu'au sortir du spectacle il lui fit l'honneur de lui envoyer quatre beaux esclaves noirs qui le saluèrent d'une bastonnade à l'orientale, en lui expliquant fort poliment qu'à Constantinople il eût été empalé, ce qui consola prodigieusement le premier zéphir du dix-huitième siècle.

Théâtres de Lyon.

GRAND-THÉÂTRE.

Comme je l'avais prévu, *la Juive*, qui avait été généralement redemandée, a fait chambre complète, et excité l'admiration des nombreux auditeurs de cet ouvrage colossal, qui est exécuté avec une rare perfection. Mad. Minoret est une délicieuse, une ravissante *Rachel*; et beaucoup de gens seraient tentés de remplacer *Léopold* pour une semblable *Rachel*, dussent-ils encourir les foudres de tous les cardinaux du concile. D'un autre côté, Mad. Sallard est une princesse *Eudoxie* bien faite pour fixer son royal époux; et à sa place, on ne saurait trop quel parti prendre, s'il était impossible de les conserver toutes deux. — C'est en quoi le public est, sinon plus heureux qu'un roi, du moins plus heureux que le prince *Léopold*, fort bien représenté, du reste, par Fouchet, qui, s'il est, comme chanteur, un peu trahi par ses moyens, est du moins, un comédien distingué, plein d'âme, de chaleur, de bon goût et de bon ton. — Siran produit toujours le plus grand effet dans le rôle de *Eléazar*, qu'il joue et qu'il chante de la manière la plus remarquable. — Padrés, qui va bientôt déposer la barrette de cardinal, a prouvé cette fois comme bien d'autres qu'il n'est pas indigne de la porter... au théâtre, s'entend; car je ne pense pas qu'il ait des prétentions à faire partie du sacré collège. — Le rôle de *Lesfort* est un de ceux qui, pour appartenir à son emploi, n'en sont pas moins fort au-dessus de son talent; sa voix y trouve pourtant deux ou trois occasions de se développer pure, vibrante et étendue, comme elle l'est. — Enfin, les beautés d'une partition grandiose, exécutée par l'orchestre, avec une per-

Jambe-de-Fer avait une fille de pur sang. La signora Grimaldi, jeune nymphe trapue, digne rivale de la vénus Callipige, disputait à son père le prix de la gambade et du soubresaut. Après avoir épuisé l'admiration parisienne, ils s'étaient engagés dans une troupe de comédiens qui exploitaient l'enthousiasme et la bière des bons Flamands.

Par une belle matinée du printemps de 1746, la bande joyeuse sortait de Bruxelles, dans le costume pittoresque si bien décrit par Scarron dans son *Roman comique*. La campagne avait été brillante et fructueuse; il y avait eu abondance de couronnes et de florins, et la gaieté régnait parmi nos voyageurs. — Tout en cheminant, la première chanteuse roucoulait, le tyran dissimulait, et la Grimaldi faisait des ronds de jambe. Ces innocents passe-temps furent tout-à-coup interrompus par un vigoureux coup de sifflet. Nos artistes auraient pu se croire sur les planches, si le voisinage d'un bois épais, qu'ils cotoyaient depuis un moment, n'avait donné à ce signal un caractère plus effrayant pour eux que le courroux du parterre. Ils furent cernés à l'instant par une vingtaine d'hommes à figures sinistres. Ce n'étaient point de ces brigands de théâtre, au poignard de ferblanc et à la phrase sentimentale, mais bien de bons et francs voleurs de grands chemins, race brutale et taciturne, lâchant plus facilement un coup de pistolet qu'une parole. — Grande fut la frayeur de la troupe comique; le tyran dissimulait toujours, mais la chanteuse ne chantait plus, et la Grimaldi ne faisait plus de ronds de jambe.

Entraînés dans la forêt, déshabillés avec une prestesse qui leur eût été très-utile à la scène, les infortunés comédiens, sur un ordre du *Fra-Diavolo* de la bande, furent rangés en cercle et à genoux, exactement dans le costume du premier homme après sa chute. — Quant

fection peu commune, la piquante illusion des décors, la riche exactitude des costumes, le charme de la danse, et l'éclat de la mise en scène, auquel concourt l'immense personnel des trois troupes lyrique, comique et chorégraphique; tout cela fait de *la Juive*, qui est arrivée à sa cinquantième représentation, un spectacle magnifique, dont les sources de succès sont intarissables, et dont la brillante carrière est certainement loin de son terme.

— Lundi, dans *la Lettre de Change*, où *Rigé* a fait son troisième début, sa chute, qui était prévue, a été formellement et vigoureusement prononcée. On ne peut dénier à cet artiste quelques qualités convenables à son emploi, telles que la tenue et l'intelligence; mais son physique est dur, et sa voix plus dure encore, ou du moins maniée de façon à paraître totalement dépourvue de souplesse. A vrai dire enfin, son renvoi, signifié après les trois débuts d'usage, a le caractère légal en fait et en droit, et semble d'autant plus équitable que *Rigé* n'est point au-dessus de *Roche*, si toutefois il ne lui est pas inférieur.

— Il est fort à craindre que la première scène lyonnaise soit long-temps encore privée d'un ténor léger. La mésaventure précipitée de *Sauphar* est non-seulement une preuve, mais aussi une cause de la proposition que j'avance, mais que je ne hasarde pas. — Mercredi, il fait son premier début dans *la Fiancée* par le rôle de *Fritz*. A peine l'écoute-t-on pendant ses premières scènes; à certain passage, d'imprudents amis lui donnent quelques applaudissements; aussitôt les sifflets partent nombreux, et *Sauphar* continue, au milieu de plusieurs bravos et de beaucoup de sifflets, à parler et à chanter jusqu'à la fin du second acte. Alors, les siffleurs lâchent une bordée formidable; le rideau tombe, on demande le régisseur qui se fait un peu attendre, mais qu

aux femmes, messieurs, les brigands avaient eu la galanterie ou la pudeur de les traiter un peu moins cavalièrement. Ils avaient considéré les robes, jupes et mouchoirs comme objets de luxe, et réduit la toilette de ces dames à sa plus simple expression. — Ainsi, débarrassées des superfluités de la vie, ces victimes de l'arbitraire attendaient avec anxiété le dénouement de ce drame brutal, qui avait commencé par un guet-à-pens, qui continuait par le pillage, et qui menaçait de finir par le meurtre. — Pendant le partage du butin, le régisseur crut qu'il était de son emploi de hasarder une harangue suppliante. Il se leva donc, fit les trois saluts d'usage, non sans une émotion bien excusable devant un tel public, et peignit en peu de mots sa triste position et celle de ses compagnons d'infortune. Il insinua adroitement que la bravoure est inséparable de la magnanimité, et engagea vivement les vainqueurs à faire usage de cette vertu. Par malheur, ces messieurs n'en usaient pas. Le chef auquel il s'adressait n'aimait pas les sermons; il répondit à l'humble supplique par un coup de sabre, qui, grâce à une habile évolution de l'orateur, ne fit que l'effleurer. Le farouche capitaine allait redoubler, lorsqu'un cri perçant et un spectacle inattendu l'arrêtèrent. La Grimaldi, saisie d'effroi à la vue du sang de son camarade, s'était voilée vivement la figure du seul vêtement qui lui restait. Par ce mouvement brusque et mal combiné, elle dégarnit le côté faible de la place, et s'offrit aux yeux des brigands dans le même état que ces héroïnes spartiates dont le geste étrange et la chaleureuse allocution rallièrent leurs fils en déroute. Ah! Messieurs, s'écria-t-elle, faites de moi tout ce que vous voudrez, mais ne tuez personne!... — Ce dévouement singulier produisit un effet magique. Une hilarité grossière circula dans les rangs des bandits; le front sombre du chef se dérida; il fit mettre les captifs en liberté, mais, par un trait de bouffonnerie de grand chemin, il n'accorda aux hommes pour tout costume que quelques tabliers de soubrettes, et il obligea les femmes à se revêtir des habits de caractère. — La Grimaldi eut en partage la défroque d'arlequin; la chanteuse à roulades était en scaramouche, la soubrette en docteur, et la duègne en colin. — Ce fut dans ce burlesque accoutrement qu'ils poursuivirent leur route, et firent leur entrée triomphale à Louvain avec accompagnement de gamins, de rires et de huées. — Le lendemain, des affiches apocryphes annonçaient ainsi le spectacle :

Le Travestissement forcé, impromptu de circonstance. La signora Grimaldi exécutera une scène-pantomime de son invention. — Le prix des places ne sera pas augmenté.

La Société philharmonique, qui a toujours signalé son existence par des talents et des bienfaits, et qui avait donné naguères un concert au bénéfice du *Dépôt de mendicité*, en a donné un autre, samedi dernier, au bénéfice des *incendiés des Brotteaux*. Celui-ci, comme le précédent, a eu lieu dans la salle de la Bourse, a réuni un grand nombre d'amateurs, a répondu à sa généreuse destination, et a presque complètement satisfait l'auditoire. On y a entendu deux ouvertures dont l'exécution n'a laissé que peu de choses à désirer; Mlle Dunand, qui fait habilement valoir une belle voix de forte chanteuse; M. Dunand, qui possède une *basse chantante* bien caractérisée; M. Champier, première clarinette, et M. Grosin, première flûte du 56. me régiment; M. Alday, premier violon solo, et M. Evrard, premier haut-bois du

arrive enfin en toilette officielle, et auquel un orateur déclare du haut de la tribune... non, non, du haut du balcon de la première galerie, — rendez-vous général de la *fashion*, et siège du docte aréopage, — déclare, dis-je, que *Monsieur SAUPHAR est rejeté, et la direction invitée à se pourvoir promptement d'un autre ténor léger, sous peine d'entendre siffler Monsieur FOUCHET, toutes les fois qu'il paraîtra dans des rôles au-dessus de son emploi.* — Comme si Fouchet n'était pas engagé aussi pour tenir l'emploi de *premier* et de *second ténor*! — Le régisseur se retire, le rideau se relève, le troisième acte se passe assez tranquillement, et lorsque on en est au chœur final, une nouvelle bordée de sifflets confirme à *Sauphar* le jugement précédemment rendu. Une discussion assez vive, qui, dans l'entr'acte, s'était élevée au parterre entre les approbateurs et les opposants, se ranime à cette manifestation hostile de la majorité; on se bouscule; aucuns disent même que quelques taloches sont échangées; on s'apaise pourtant, on se retire,

Et le combat finit faute de combattants.

Je ne prétends pas dire que *Sauphar* soit en tous points capable de tenir à Lyon l'emploi de ténor léger; sa voix a paru faible, mal posée et vacillante, surtout dans les tons hauts qui sortent avec effort; il est en scène d'une mobilité perpétuelle, et dans sa personne et dans ses gestes peu adaptés à la situation; du reste, il n'y a rien de désavantageux ni dans son physique, ni dans sa tournure, ni dans sa tenue; et, dans le dialogue, sa diction a semblé facile et intelligente. D'après cela, les défauts l'emporteraient sur les qualités; mais ces remarques, toutes consciencieuses qu'elles soient, peuvent ne pas être d'une entière exactitude, attendu que, dans les débuts et surtout au premier, l'inquiétude et l'émotion paralysent les moyens, affaiblissent les qualités et rendent les défauts plus saillants. Or, *Sauphar* était visiblement sous l'empire de cette émotion et de cette inquiétude; et je ne crains pas de dire qu'on l'a condamné avant d'avoir pu le juger bien sainement. Ce n'est pas sans raison que, de temps immémorial, trois débuts sont accordés à un acteur pour

Grand-Théâtre, qui possèdent un talent consommé dont ils ont donné, en cette occasion, une nouvelle preuve; enfin, deux chœurs, l'un de l'opéra du *Serment*, l'autre de celui des *Huguenots*, qui ont laissé quelque chose à désirer sous le rapport de l'ensemble et de la décision, mais qui déposent du zèle et des efforts de la Société philharmonique pour arriver à une perfection qu'elle atteint souvent avec bonheur, ainsi qu'elle peut en juger par les témoignages réitérés de la satisfaction publique.

LOUIS-AGATHE BERTHAUD.

C'est un singulier homme que cet homme. — C'est un singulier poète que ce poète. — Esquisser sa vie est chose difficile, car Berthaud n'a pas eu une vie comme tout le monde. — Il se l'est faite à plaisir fantasque, capricieuse, bizarre comme son talent dont elle n'est que le reflet, ou pour mieux dire le miroir; je vais cependant essayer de dépeindre Berthaud à ceux qui ne le connaissent pas, car je l'ai beaucoup connu moi, et cependant je cherche encore un mot à l'énigme de son individualité, c'est un problème poétique auquel je ne sais pas de solution.

Louis-Agathe Berthaud est né, je crois, à Charolles, mais il peut être considéré comme lyonnais, car il est venu bien jeune habiter Lyon avec sa famille; c'est du reste à Lyon qu'il a débuté dans la carrière littéraire.

En 1826, il préludait, par des pièces de vers assez médiocres, mais où se révélaient déjà une grande facilité et une excellente facture du vers, aux travaux poétiques, qui lui ont fait un nom dans les lettres. Clerc d'avoué à cette époque, il négligeait volontiers le grimoire de Thémis, pour les élucubrations d'Apollon, et enfantait presque chaque jour, une pièce plus ou moins remarquable, dont tout le monde a aujourd'hui perdu le souvenir, — même lui.

En 1832, il fonda *L'Asmodée*, satire hebdomadaire en vers, qui lui valut une comparution en cour d'assises, où il se défendit à l'instar de Barthélemi, en beaux et bons vers, et où il fut acquitté. Après *L'Asmodée* qui mourut entre ses mains, parce qu'une œuvre purement littéraire ne peut pas vivre à Lyon, il fonda *l'Homme rouge*, autre satire publiée par livraisons, et qui devait continuer la fameuse *Némésis* qui venait de s'éteindre sous les flots d'or du pouvoir.

Il fut aidé dans cette œuvre gigantesque, par un ami dévoré comme lui du feu sacré, par Veyrat, autre poète, plus pâle peut être mais plus correct, qui jeta là ses chaudes inspirations et qui s'est reposé depuis comme fatigué de son labeur.

Trouvant à Lyon peu d'encouragement, Berthaud alla à Paris, où il essaya de continuer son œuvre; mais par suite de l'instabilité de son caractère, il ne publia que deux livraisons de *l'Homme rouge à Paris*. Tout cela est bien, très-bien, et tout cela est devenu introuvable; Berthaud lui-même n'a pas une collection complète des 24 n^{os} qu'il a publiés, tant il professe d'indifférence, même pour ses meilleures productions.

Berthaud a éparpillé au vent les trésors de son imagination; il a commencé beaucoup d'ouvrages et n'en a jamais fini un seul, tant sa paresse se refuse à un travail long et suivi. Il a commencé des romans, des pièces de théâtre, mais tout cela est resté inachevé par sa faute. Ce n'est certes pas la faculté de faire qui lui manque, mais bien la volonté. — C'est dommage, car il aurait pu aller loin s'il l'eût voulu. En ce moment Berthaud fait pour le *Charivari* des vers souvent fort remarquables, mais dans lesquels on retrouve aussi parfois des

se faire connaître; je ne préjuge rien sur l'issue que le second et le troisième aurait pu avoir pour *Sauphar*; mais je ne sais trop s'il est équitable de les lui refuser. Ce serait une question de jurisprudence théâtrale qu'il serait peut-être utile de traiter. Mais en attendant, il est de fait qu'il n'y a plus de théâtres possibles si les acteurs sont expulsés sans avoir été entendus.

— Jeudi, pendant que la *Femme Jalouse* et le ballet du *Déserteur*, représentés par la troupe du Grand-Théâtre, variaient fort agréablement les plaisirs des habitués du Gymnase, les acteurs de cette seconde scène ont transporté sur la première, *Elle est Folle* et *Une Dame de l'empire*, avec Mad. Beuzeville, qui embellit et rajeunit tout ce qu'elle touche; et les *Saltimbanques* avec Breton et la *Cachucha*. Cette permutation a été des mieux accueillies. Les *Saltimbanques*, Breton, Mad. Buycet et la *Cachucha* ont joyeusement terminé la soirée; mais la palme est revenue à Mad. Beuzeville qui semble se plaire autant qu'elle plaît dans le vaudeville.

— Un succès éclatant est celui que *Gustave Blès*, notre ancienne connaissance, a remporté vendredi dans *Robert-le-Diable*, où il a débuté par le rôle de *Bertram*. Nous possédons enfin une *première basse-taille*, digne de succéder à Durbec et de paraître sur le Grand-Théâtre de Lyon, à côté des sujets de premier ordre dont se compose un excellent opéra, que *Gustave* complète à merveille. — A son entrée en scène, on lui a témoigné, par une salve bien nourrie d'applaudissements, combien on avait de plaisir à le revoir, et dans tout le cours du rôle, il a justifié la brillante réception qu'on lui a faite d'avance. — *Gustave* est un fort bel homme, dont la figure distinguée et le sourire habituel se prêtent à merveille à l'expression satanique de la physionomie de *Bertram*; sa voix large et retentissante a de magnifiques cordes, qui atteignent les tons les plus graves avec une grande aisance; condition rigoureuse de l'emploi, et cependant peu commune à rencontrer. — Sous le rapport du talent dramatique, *Gustave* a fait d'incontestables progrès, à en juger de moins par la manière dont il a joué *Bertram*, fort difficile en cela que, devant



Lith. de Gubian & C^{ie} Lyon.

BERTHAUD

Poète Lyonnais ~

Attaché à la Rédaction du Charivari.

Galerie Artistique de l'Entracte Lyonnais ~.



expressions prétentieuses, choisies à plaisir, et des images triviales, cherchées exprès pour se donner une couleur à part. Quand il veut se contenter d'être simple, il est admirable, comme on pourra en juger par la pièce de vers suivante, l'une des plus fraîches qui soit sortie de son cerveau.

A UNE JEUNE MALADE.

Lorsque vous aurez lu cette page éphémère
Et qu'elle aura passé sous l'œil de votre mère,
Ouvrez la main, — et puis soufflez vers le foyer
Où brûle, en pétillant, la branche de noyer;
Cette page de vers y courra d'elle-même,
Comme la tourterelle au seul amour qu'elle aime.
Vous la verrez alors palpiter sur le feu,
Tordre son aile blanche, et l'arrondir au feu;
Et puis, comme un regard sorti des yeux de l'ame,
S'élançant vers le ciel en spirale de flamme.

Laissez-la faire! — il faut que tout retourne à Dieu;
Les vers et les martyrs y montent par le feu.
Et j'aime le destin de toute pure chose
Qui, pour louer l'effet, se dévoue à la cause;
Les vœux que nous faisons, nous autres, pauvres gens,
Ont besoin de voiler leurs bouquets indigens,
Et le sort le plus doux de leur amour austère,
C'est d'être, comme Dieu, cachés dans un mystère.

C'est pourquoi je me suis levé pendant la nuit;
Pourquoi j'ai prié Dieu de veiller, à minuit,
Et de ne pas quitter le chevet de souffrances,
Où vous vous reteniez à quelques espérances;
Car votre ame, Anais, comme un limpide éclair,
Au-dessus de vous-même errait déjà dans l'air;
Et votre mère, hélas! sur vous, toute penchée,
Pauvre mère!... avait peur, en vous voyant couchée,
Et pâle, et sans parole, et le feu dans les yeux,
Qu'un ange vint vous prendre et vous porter aux cieux!

Alors, moi qui savais le lamentable drame
Que la fièvre et l'amour jouaient avec votre ame;
Moi qui vous aime aussi, comme on aime une sœur,
Je me suis éveillé tout couvert de sueur.
Mes yeux voyaient dans l'ombre, et l'ombre transparente
Encadrait devant moi votre image mourante;
Vos regards, où la vie étincelait encor,
Luisaient à votre front, comme des perles d'or,
Et je voyais pousser, à vos épaules nues,
Deux ailes qui cherchaient à s'ouvrir dans les nues!...

« Va-t-elle donc mourir? m'écriai-je, ô mon Dieu!
« Et si jeune! faut-il déjà lui dire adieu?
« Non, vous ne pouvez pas nous la prendre si belle,
« Vos archanges aimés deviendraient jaloux d'elle,
« Et, le sein tourmenté d'un mystique remord,
« La mère du Sauveur maudirait cette mort! »

Et je priais long-temps, dans mon ame abattue,
Le Dieu puissant et fort qui fait vivre et qui tue;
Bientôt, comme un parfum de suave liqueur,
Un espoir consolant descendit dans mon cœur.
Et quand j'allais vous voir, Anais, votre mère
Avait l'ame moins triste et la voix moins amère;
Vous étiez revenue à son amour fervent;
Et comme un jeune oiseau, qui sébat dans le vent,

occuper la scène, lors même qu'il n'a rien à dire, l'expression mimique lui est aussi indispensable que la voix; Gustave a complètement satisfait à cette double exigence du rôle, et s'est montré éminemment tragique dans plusieurs scènes. Applaudi comme il le méritait durant la pièce, et, rappelé à la fin, il est venu, avec Siran et Mad. Sallard, recueillir le prix du talent qu'ils avaient déployé et du grand effet qu'ils avaient produit, tous trois particulièrement, au cinquième acte, dans le fameux trio qui résume tout l'ouvrage.

Quelqu'un manquait toutefois à cette ovation légitime... sans que je le dise, on l'a deviné; c'est Mad. Minoret, si délicieuse dans la princesse *Isabelle*, qu'elle chante et qu'elle joue avec une rare perfection. Elle avait bien droit, certes, aux honneurs du rappel; mais par malheur, son rôle finit au quatrième acte, après ce beau duo où elle excite, ainsi que Siran, tous les transports; et je m'empresse d'être ici l'interprète du regret que le public a éprouvé de ne pas la voir prendre part ensuite aux unanimes bravos qu'il ne pouvait lui adresser que par la pensée.

— Cette représentation de *Robert* a été extrêmement remarquable. Duprez, arrivé depuis deux jours, y assistait dans la loge de la direction; sa présence, ses témoignages de satisfaction ont électrisé tous les artistes, qui ont redoublé de zèle et d'ardeur pour lui prouver que l'opéra lyonnais n'est point indigne de le recevoir et de le seconder. Leur zèle a été couronné du plus heureux succès; l'admirable partition de Meyerbeer a été, plus supérieurement encore que de coutume, exécutée à l'orchestre et sur la scène; Duprez a paru très-content; et les suffrages de ce célèbre chanteur ont ajouté un nouveau prix à ceux du public.

— Demain lundi, Duprez commence dans *Guillaume-Tell*, le cours des représentations qu'il consacre à notre ville, la première qu'il favorise de son premier congé. C'est par le rôle d'*Arnold* qu'il a débuté à l'Académie royale de musique; et l'on sait quel immense triomphe il lui a valu, aussi, toutes les loges sont-elles louées déjà pour sept ou huit soirées; et ceux qui ne se hâte-

Un sourire adoré fit traîner sa main légère
Et chassait loin de vous les frissons et la fièvre

Dieu soit béni! vivez, à présent et toujours,
Et, si vous les voulez, vivez encore mes jours!...

Quand on a fait ces vers-là, on peut tout faire; et, si Berthaud n'est pas cité déjà comme un de nos premiers poètes, c'est sa faute. Nul plus que lui ne sait trouver l'expression poétique pour rendre sa pensée; nul ne rime avec plus de richesse et de facilité, et nul surtout ne sait mieux rencontrer la vérité dans les comparaisons, ame de la poésie. Berthaud a un véritable et grand talent, mais c'est un talent fourvoyé, et qui s'amuse à faire des statuettes, quand il pourrait couler en bronze de belles et grandioses statues.

Je lui dis la vérité, parce que j'estime son talent et que j'aime sa personne. C'est un *bon enfant*, ce pourrait être un *bon poète*. E. L.

VARIÉTÉS.

Molière n'était pas Français.

Voici comment Molière est jugé par nos voisins d'outre-mer. Ce jugement se lie à une petite anecdote qui n'est pas sans intérêt.

Sous l'empire, Talma avait un neveu; ce neveu servait, mais les armes sont journalières. En Espagne, il fut pris par les Anglais et envoyé sur ces pontons qui ont dévoré tant de nos malheureux compatriotes.

D'abord, il supporta assez bien son sort, puis il finit par en prendre ennui. A force de songer, il se dit un jour: « Parbleu! mon oncle prétend que les artistes se tiennent la main; il m'a parlé d'un acteur anglais qui s'appelait Kemble, j'ai bien envie de lui écrire que je suis le neveu de Talma. » Et notre jeune homme, enchanté de son idée, prend la plume et adresse son épître à M. Kemble. Courrier par courrier, il reçoit de l'argent: un échange se fait, et Kemble obtient que le neveu de Talma y soit compris. L'empire marchait toujours, et les communications étant interrompues, Talma restait débiteur de son confrère d'outre-mer. Enfin, 1814 arrive, et avec lui Kemble reçoit à son tour le remboursement de ses avances et l'expression de la reconnaissance de toute une famille: Kemble vient en France, et Talma, ce grand artiste, lui fait l'accueil qu'il méritait. La présence d'un homme de ce mérite ne pouvait se passer d'une réunion.

Un dîner est offert à Kemble, dîner dans lequel se trouvaient tous les artistes d'un théâtre si fertile en grands talents. On fit à Kemble les honneurs du repas. On lui parla de Shakspeare; puis la conversation tomba sur Corneille, Racine, Voltaire et Grébillon. Michot n'avait encore rien dit: Mais, monsieur, au milieu de nos poètes français, vous oubliez Molière. — Molière! monsieur, répondit Kemble, mais Molière n'est pas Français. — Comment! Molière n'est pas Français? Et Michot bondit sur sa chaise. — Non, monsieur, reprit Kemble avec sang-froid et son jargon britannique: Un jour, Dieu se dit: « Il faut que je crée un homme qui fera rire en disant la vérité, et jettera sur la scène le reflet de la société. » Alors il fit Molière, puis le tenant entre ses mains, il le laissa tomber sur la terre, et le hasard voulut que, dans le mouvement de la rotation du globe, la France se trouvât précisément au-dessous de l'endroit où était Dieu; mais Molière aurait pu tout aussi bien tomber chez nous, ou en Italie, ou en Espagne, ou en Allemagne; Molière n'est pas Français, c'est un homme de tous les pays.

ront point, courent grand risque de se voir réduits à se contenter du récit des merveilles promises aux élus.

GYMNASE.

Ce théâtre, dont il est fort désirable que le personnel se complète promptement, n'a rien pu offrir de particulier dans la semaine qui vient de finir, si ce n'est une pauvre nouveauté, *Madame et M. Pinchon*, qui a été représentée vendredi pour la première fois. Ce sont deux personnages originalement tracés dans le charmant vaudeville du *Mariage de raison*, qu'ont voulu reproduire MM. Bayard, Dennery et Dumanoir; et l'on ne saurait comprendre comment trois *hommes d'esprit*, — c'est le terme consacré, quand même ce ne serait pas le fait, — ont tiré si peu de parti de l'heureuse donnée d'une femme qui mène son mari à la lisière, qui l'anihile au point de le faire mépriser par ses propres valets et ridiculiser par tous; puis qui, voulant le faire nommer maire de sa commune, pour se donner du relief à elle-même, et humiliée de le voir rejeté des électeurs pour le fait de ce mépris et de ce ridicule auxquels elle l'a voué, le remet à sa place de maître et de mari, lui rend, par amour-propre et par ambition, son caractère, sa volonté et son énergie d'homme. Certes, il y avait là de quoi faire; et pourtant ces messieurs n'en ont fait qu'une plate bouffonnerie, sans finesse et sans sel, où l'on ne rencontre qu'une seule scène assez bien filée. Malgré Barqui et Mad. Adam, qui sont parfaits de naturel et de vérité dans les deux principaux personnages; malgré Isidore, qui charge le sien, déjà prodigieusement outré; et malgré les autres acteurs qui ont fait leur possible dans des rôles insignifiants, la pièce a été, à juste titre, beaucoup plus sifflée qu'applaudie. Ce n'est pas là, toutefois, une chute complète; mais ce n'est pas non plus un succès profitable à la recette et au répertoire. — A l'œuvre, Messieurs et Mesdames, travaillez vite; mais surtout choisissez bien! Il ne doit pas être difficile de trouver mieux.

Pierre LEFRANC.

Une Généalogie royale.

Les plus puissants monarques n'attribuent pas toujours à la hauteur et à la pureté de noblesse de leur race une importance aussi grande que les courtisans qui les entourent. Louis XV nous en fournit une preuve. Fatigué des querelles continuelles du parlement et des ducs et pairs sur les généalogies, et voulant mettre un terme à ce bavardage répété continuellement des courtisans contre la petite noblesse, les nobliaux, les noblaillons, les bourgeois et les bourgillons, il se donna pour exemple d'une origine médiocre et montra par là qu'il ne fallait point rougir de ses parents.

Déjà, plus d'une fois, il avait fait entendre au maréchal de Richelieu que Vignerot, son aïeul, était un joueur de flûte qui avait plu à la nièce de l'illustre cardinal. Il avait assez souvent dit au maréchal de Villeroi qu'il descendait d'un pêcheur qui avait vécu sous François 1^{er}.

Un soir, après avoir réduit les courtisans au désespoir par quelques anecdotes historiques de ce genre, il s'écria : — Du reste, consolez-vous ; moi-même, quoique je me regarde comme assez bon gentilhomme, j'ai parmi mes aïeux un notaire de Bourges.

On ne voulait ajouter aucune foi à ce propos. Le roi prit alors en main une petite note, et lut à la société ce qui suit ; il l'avait écrit lui-même :

« Sous le règne de Louis XI, vers l'an 1479, vivait à Bourges un honnête notaire ; on le nommait Babou. Son père avait été barbier. On trouve encore dans les archives du Berry beaucoup d'actes qui sont écrits de sa main, ou du moins signés par lui.

« Babou gagna beaucoup d'argent. Il acheta à Philibert Babou, son fils, la charge de trésorier de France. Dans la suite, Philibert fut maître-d'hôtel de Charles VIII.

« Son fils Babou, seigneur de la Bourdaisière, était, en 1539, grand-

maître de l'artillerie. Sa fille fut mère de Gabrielle d'Estrée, dont le fils naturel, César de Vendôme, épousa en 1609 la riche héritière de Mercœur.

« Il fut père d'Elisabeth de Vendôme, qui épousa Charles Amédée de Savoie, duc de Nemours, qui fut tué en duel par le duc de Beaufort, son beau-frère. De cette union naquit Marie de Nemours, qui épousa Charles Emmanuel duc de Savoie. Son fils, Victor-Amédée, duc de Savoie, monta sur le trône de Sardaigne. La fille de ce prince, Marie-Adelaïde de Savoie, devint l'épouse de Louis de France, duc de Bourgogne, duquel, moi qui vous parle, j'ai l'honneur d'être le fils.

Vous voyez ainsi que le dixième de mes aïeux était notaire, et le onzième barbier. Je ne les désavoue point et n'en rougis point. Suivez donc mon exemple, et ne soyez pas sur votre arbre généalogique plus pointilleux que ne l'est sur le sien votre roi lui-même.

CAUSERIES.

Cossard et sa femme ont complètement réussi au Théâtre-Royal de Bruxelles, où ils ont débuté ensemble dans l'*Ecole des Femmes*, que nous leur avons souvent vu jouer à Lyon, l'un avec un talent si profond, l'autre avec une grâce si naïve ! Ils ont enlevé tous les suffrages. On aime encore la comédie à Bruxelles.

* * Siran et sa femme profitent de la présence de Duprez, pour faire un voyage à Paris. Ils peuvent compter sur le plaisir avec lequel on les reverra.

* * Achard ne tardera pas d'arriver, et de commencer au Gymnase le cours de ses représentations, qui alterneront avec celle de Duprez, au Grand-Théâtre. Que de plaisirs à la fois ! Les amateurs n'auront pas le temps de respirer, ils n'auront que celui d'applaudir.

* * Les débuts de Mad. Lecour, qui doit tenir au petit théâtre, l'emploi de jeune première, auront lieu très-prochainement. Bonne chance ! pour elle ainsi que pour Mad. Josse-Ernest qui est attendue avec impatience ; et le répertoire aura bientôt repris son heureuse activité !

ANNONCES.

DÉCOUVERTE IMPORTANTE.

BREVET D'INVENTION DE 10 ANS.

M. Justin DIACON, breveté du gouvernement pour l'invention d'un spécifique pour la destruction des punaises, rats et souris, a placé son entrepôt général pour les départements du Rhône, de l'Ain, de l'Isère, de la Loire et de l'Ardèche, chez M. BORELIX, pharmacien, place de la Préfecture, n. 13, qui est chargé d'en placer des dépôts dans toutes les localités de ces départements. — (Affranchir.) (1.)

GUÉRISON

DES

RHUMES,

Toux, Catarrhes.

Maux de gorge, enrrouements, oppressions, épi-sements, palpitations, et toutes les Maladies de Poitrine sont guéries radicalement par l'usage plus ou moins prolongé du Sirop de Stœchas d'Arabie : la haute réputation dont il jouit le dispense de tout éloge. — Prix : 4 fr. et 2 fr. le flacon, à la Pharmacie PERENIN, Rue Palais-Grillet. n. 23 à Lyon.

AVIS

L'Eau de M. DESIRABODE, dentiste du Roi, guérit les maux de dents, arrête la carie et blanchit les dents les plus noires en 15 minutes.

Dépôt chez M. PÉTRIT, rue St-Marcel, n. 39, au premier.



Tir au pistolet de LUZIER, arquebusier aux Brotteaux, tous les jours, depuis 7 heures du matin jusqu'à la nuit.

AVIS.

M. BUYCET, bibliothécaire de musique du Grand-Théâtre, se charge de toute espèce de copie, vocale ou instrumentale, transposition, etc. Les personnes qui voudront lui accorder leur confiance, n'auront qu'à déposer leur adresse chez M. Huguet, concierge du Grand-Théâtre, le sieur Buycet se transportera à leur domicile.

Les prix sont ainsi fixés :

Musique instrumentale, 2 s. 1/2 la page de 12 portées.

Id. vocale, 3 Idem.

Id. piano, 5 Idem.

Transposition, (le double.)

BOZONNET, TRAITÉUR,

Place Grenouille, 2, au 1.

A l'honneur de prévenir le Public qu'il tient Restaurant et Pension sur une carte très-variée.

DINERS à 1 fr. 50 c.



Chapellerie de Paris et de Lyon. Aux Architectes Canadiens, Ferrand aîné, rue St-Dominique, Baisse de Prix, Coiffures en tous genres et dans les plus nouveaux goûts, au prix de 5, 7, 8, 9, 10 et 12 fr.

Perfectionnement de la Chaussure, BATTY, bottier, Galerie de l'Argue, escalier M, au premier,

Confection de chaussure en tous genres dans le plus nouveau goût.

AVIS AU PUBLIC

Fabrique et magasin,

quai St-Antoine, magasin N. 16.

Le briquet Millaud, qui jouit d'une si grande réputation avec juste mérite, n'offrant aucun danger, pouvant se porter dans la poche, même étant débouché, le seul qui ait paru jusqu'à ce jour avec une garantie de cinq années de durée, à 1 fr. la pièce. Au bout de cinq années le sieur Millaud reprend le briquet pour 40 cent., et moyennant 60 cent., de plus on en remettra un nouveau.

On trouve également au dépôt du sieur Millaud des briquets en boîtes enjolivées, destinées pour les étrennes, pour la poche et ornement de cheminée, depuis 1 fr. 25 cent. jusqu'à 10 fr., toujours avec garantie de 2, 3 et 5 ans. Nous prévenons le public que l'on peut avoir le briquet Millaud chez soi avec toute sécurité.

L'Essence de savon parfumée, du même auteur, jouit d'une réputation aussi colossale que ses briquets, elle offre tous les avantages que l'on peut désirer pour se dégraisser, et donne une grande souplesse aux mains, 6 gouttes seulement de cette essence suffisent pour ramollir la barbe la plus difficile à faire.

La pommade minérale Millaud, destinée pour faire couper et radoucir le rasoir, ne mérite pas moins d'être citée comme la meilleure composition qui ait paru jusqu'à ce jour pour cet usage.

Chaque article du sieur Millaud portera sa signature à la plume afin d'éviter la contrefaçon.

ORAY, TRAITÉUR.

Place des Cordeliers, 28 au premier.

Service à prix fixe, au mois et à la carte. Dîner à 1 fr., pain, demi-bouteille de vin, potage, trois plats et dessert.

A 1 fr. 25 cent., pain, demi-bouteille, potage, quatre plats et dessert.

BERTAUD, propriétaire-gérant.